N° 23-24 — Décembre 1907. 11e Année 951133 Le Numéro : 50 cent.

Connais-toi toi-même ! Travaille ! Aime ! Espère !

Naître, Mourir, Renaître encore et Progresser sans cesse : telle est la Loi.

REVUE DU Spiritualisme Moderne

Sciences psychiques
Philosophie
Progrès social

Sommaire :

Rédaction et Administration : 36, Rue du Bac, 36. — PARIS (VIIe)
Adresser toute la Correspondance à M. A.-M. BEAUDELOT.

ABONNEMENTS : France et Étranger : 5 francs
On s'abonne sans frais dans tous les Bureaux de Poste de France et de l'Étranger.

Dépôt à PARIS : Librairie DORBON Aîné, 53ter, Quai des Grands-Augustins. — PARIS — BRUXELLES : J. LEBÈGUE et Cie, 46, rue de la Madeleine.

LA BIBLIOTHÈQUE *de* **la Revue du Spiritualisme Moderne** *se charge de procurer sans augmentation de prix et* franco *tous les ouvrages* anciens et modernes *qui lui sont demandés.*

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE BEAUDELOT

LES MYSTÈRES DE L'UNIVERS, réponse aux **Enigmes de l'Univers. de Haeckel**, par le comte de TROMELIN, lauréat de l'Institut. 1 vol. in-12 de 372 p. Prix : **3** fr.

Les Mystères de l'Univers ne sont pour ainsi dire que la préface d'une œuvre colossale : cependant, les faits nouveaux, les aperçus captivants, les originales conceptions, dont le mérite repose sur des observations positives et des déductions rigoureuses, abondent dans cet ouvrage. L'auteur bien connu dans le monde scientifique par ses travaux d'érudit mathématicien est aussi un éminent occultiste ; avec une conscience forte, il aborde les problèmes qui passionnent depuis longtemps le monde des savants. C'est dans ces conditions qu'il étudie tout particulièrement la Création, qu'il explique, dans une analyse serrée ce qu'il faut entendre par l'Esprit, ce que sont les Etres, l'Homme, la Personnalité et l'Immortalité, la Genèse de l'Homme, les Origines et les Fins des Etres.

A l'encontre de Haeckel, — qui néglige les phénomènes occultes, que tous les savants devraient connaître et discuter, qui nie l'Intelligence suprême et n'attribue aux Lois admirables qui régissent l'Evolution universelle d'autre cause que le hasard, — le comte de Tromelin discute, appuie ses théories sur des faits qu'il est intéressant de suivre dans cette œuvre de logique serrée, de nationalisme mathématique.

AMES SLAVES, par TOLA DORIAN. Nouvelle édition, revue, augmentée et ornée d'un portrait de l'auteur, 1 vol. in-18, franco, 3 f. 50

A cette époque complexe où les regards du monde entier se tournent vers la grandiose évolution qui s'accomplit en Russie, un livre vient de paraître où l'âme slave est peinte d'une façon saisissante, pittoresque et vraie.

Il faut lire ce livre pour se pénétrer des causes profondes et psychologiques qui entraînent avec une violence souvent regrettable ce peuple jeune, à la fois ardent et résigné, vers l'idéal. — *Ames Slaves* est une œuvre sincère, haute et puissante, qui se recommande par elle-même et par le nom de l'auteur.

CONTES FURTIFS, par J. ESDIN, 1 v. in-12; **2** fr. **50**

Ce sont des histoires étranges, d'un intérêt captivant, qu'on lit avec émotion. Mais ne vous y trompez pas ! Sous le tissu gracieux des drames se cache une consolation et un enseignement qu'il est aisé de découvrir. Tous les lecteurs estimeront que *Contes Furtifs* est un ouvrage de qualités rares, et qu'il mérite une place de choix parmi leurs auteurs préférés.

LES NOUVEAUX HORIZONS SCIENTIFIQUES DE LA VIE

Par **Albert LA BEAUCIE**

NOUVELLE ÉDITION in-18 Jésus, franco **2** *francs*.

Ce traité synthétique de Spiritualisme expérimental est une œuvre positive, basée sur les contributions scientifiques de la psychologie moderne les plus robustes.

Les procédés d'expérimentation qui sont recommandés dans cette œuvre sont aussi le fruit d'une longue expérience et d'une connaissance scientifique approfondie des phénomènes.

Le lecteur trouvera dans ce précieux ouvrage des satisfactions intellectuelles et morales inattendues, qui lui permettront de s'orienter vers un avenir meilleur pour lui et ses contemporains.

La Table des matières que nous reproduisons ci-dessous jette une lumière précise sur l'importance des sujets traités et sur leur utilité primordiale :

Abrégé de psychologie moderne : I. — Exposé philosophique : Historique, Dieu, l'Ame et son évolution, l'Incarnation, la Croissance de l'être, la Désincarnation.

II. — Exposé expérimental : 1° les Phénomènes : la Force psychique; — 2° Phénomènes de survie : Sématologie. Typtologie, Psychographie, Incorporation, Apparition, Matérialisation, Vision « au verre d'eau », Apports ; — 3° Phénomènes d'Extériorisation : les Effluves, Hypnotisme, Magnétisme humain, Magnétisme spirituel, Extériorisation de la sensibilité et de la motricité, Télépathie, Météorisme, le Rêve ; — 4° les Théories ; — 5° les Doctrines ; — 6° les Religions ; — 7° le Spiritualisme dans l'Art ; — 8° les Séances : les Expérimentateurs, les Esprits, les Médiums, les Groupes, les Séances infructueuses ; *Conseils de l'Au-delà*.

III. — Exposé moral : la Conversion, les Grands Devoirs, la Vie supérieure.

Preuves expérimentales : I. — Sématologie : Maisons hantées, Phénomènes physiques. — II. Séances de typtologie. — III. Psychographie : Ecriture directe, Ecriture automatique, dictées semi-automatiques. — IV. Phénomènes d'incorporation. — V. Phénomènes visuels : Formes lumineuses, Apparition, Exercices au « verre d'eau », Expériences photographiques. — VI. Matérialisation. — VII. Apports. — VIII. Phénomènes d'audition. — IX. Magnétisme : Magnétisme lucide, Magnétisme curatif, — X. Télépathie et Rêves. — XI. Pressentiments. — XII. Conclusion.

MÉTHODE DE CLAIRVOYANCE PSYCHOMÉTRIQUE, par le docteur PHANEG, préface du docteur PAPUS.

Le récit que le Dr Phaneg fait de ses expériences fait dire au Dr Papus, dans sa préface, que « la lecture de l'Aura, c'est-à-dire de ce rayonnement invisible des êtres et des choses, est un des sujets les plus captivants de la pratique occulte. »

Prix........................ 1 fr. 50

LES INSTRUCTIONS DU PASTEUR B...
In-18 jésus, franco. **0,60** (2me *édition*)

Cet ouvrage qui a été l'objet d'une Communication au Congrès de 1900, des sujets traités.

Vente des Ouvrages de Swedenborg.

…4. — Décembre 1907. 11e ANNÉE Le Numéro : 50 centimes

Connais-toi toi-même ! **Travaille ! Aime ! Espère !**

Naître, Mourir, Renaître encore et Progresser sans cesse : telle est la loi.

REVUE DU SPIRITUALISME MODERNE

Sciences psychiques. — Philosophie. — Progrès social

RÉDACTION & ADMINISTRATION : 36, Rue du Bac, 36. — PARIS
Adresser toute la correspondance a M. A.-M. BEAUDELOT.
Abonnements : France et Etranger : 5 fr.
NOTA. — On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

SOMMAIRE :

Nous serons reconnaissants à nos Lecteurs qui voudront bien — en nous adressant directement leur abonnement — nous économiser les *frais de recouvrement*. **Comme nous, ils penseront sans doute que ces dépenses seraient plus utiles, si elles étaient consacrées à la Propagande.**

Nous envoyons des numéros de spécimens aux personnes qui en font la demande.

Le directeur de la *Revue du Spiritualisme Moderne* recevra avec plaisir les personnes qui désirent le rencontrer le **deuxième dimanche de chaque mois**, de 4 à 5 heures, 36, rue du Bac, Paris.

FIN D'ANNÉE - SI J'AVAIS SU ! - SOUHAITS

La fin d'année évoque une idée d'inventaire, de liquidation, une vérification nécessaire de l'actif et du passif de toute entreprise humaine. A-t-on ou n'a-t-on pas le droit d'être satisfait de l'état du budget, est-on en bénéfice ou en déficit? Ce sont là des points d'une importance capitale dans notre société, et nous y attachons une valeur si grande, qu'il semble que nos institutions soient des choses éternelles. Les commerçants, les industriels bien ordonnés consacrent même chaque jour quelques instants à la vérification de leurs livres. Leur fortune n'est-elle pas ce qu'ils ont de plus précieux au monde? Qui donc songe au véritable trésor, au trésor de grâces que chacune de nos pensées, chacun de nos actes enrichit ou amoindrit. C'est le seul cependant que nous emportions avec nous à travers l'éternité, le seul dont la valeur ne s'altère jamais, le seul *que ni les vers ni la rouille ne rongent.* Mais ce capital là, nous n'y songeons jamais, ou rarement. Qui de nous dans le tohu-bohu des occupations de la vie, pense à prendre quelques instants pour régler le grand livre de son être moral ? Pour se dire : Qu'as-tu fait de bon ? Qu'as-tu fait de mauvais au cours de cette journée ?

Et cependant, que de larmes amères l'examen minutieux de notre conduite quotidienne nous éviterait souvent à la fin de l'année ! Ce cri parfois déchirant : « Si j'avais su ! » s'échapperait moins souvent de nos lèvres, évoquant tout un passé d'erreurs

et de douleurs que nous ne pouvons plus modifier. Ah ! si j'avais su ! A ces mots, nos mains tremblent d'émotion, se portent à notre front comme pour comprimer, arrêter le cortège des souvenirs qui passent, des larmes roulent une à une de dessous nos paupières, tribut mérité de nos actes d'insouciance et d'inconséquences.

Mais quand nous aurons bien pleuré, en serons nous plus avancés pour cela ? Et devons-nous croire que ces larmes, ces regrets suffisent à racheter nos torts ?

Certes, le repentir sincère purifie ! Mais il n'est pas suffisant. Lorsque nous avons établi le bilan de nos actes, de façon à nous prouver notre faillite morale, nous devons, point par point, reprendre l'examen de notre budget, voir les points les plus faibles, et commencer immédiatement les travaux qui édifieront l'équilibre.

Et la clef de ce travail d'édification, la « Sésame ouvre-toi » des trésors de grâce que le Ciel met à notre disposition, se résume en trois mots : *aimez votre prochain*. Trois mots si simples qu'ils semblent puérils et qui sont gigantesques dans leur application et dans leurs conséquences.

Aimer son prochain, c'est faire abstraction de soi-même, c'est vivre pour les autres, alors qu'on ne vit en général que pour soi, c'est trouver du bonheur à transformer les larmes en sourires, alors que bien souvent on transforme les sourires en larmes. C'est donner, donner encore, donner toujours de son cœur, de son âme, de son intelligence, de son temps, de sa vie, de tout ce que l'on possède sur terre, sans regret, sans effort, sans orgueil.

Et quand nous aurons réalisé ce court, mais substantiel programme, nous n'aurons pas à redouter au déclin de nos jours, et devant la balance de nos œuvres, ce cri de notre conscience angoissée : Hélas ! si j'avais su !...

Quoi qu'il en soit, ne nous décourageons pas, si lourdes que soient nos dettes, soyons certains qu'on viendra en aide à notre volonté de les payer. Cette assurance, à la veille du nouveau cycle de jours qui va commencer, des nouveaux comptes qui vont s'ouvrir, doit nous donner la force de marcher bravement de l'avant.

Puissions-nous, chers lecteurs, en voir arriver la fin sans regrets, sans tristesses : bonne, enfin. — Telle est la joie mutuelle que du fond du cœur des frères doivent se souhaiter.

Beaudelot.

La Force d'Amour

(*suite*).

Mais où donc est-elle cette substance divine que je vois partout et que les autres ne voient nulle part ?

Partout !

Malheureux insensé que j'étais. Je croyais presque, — il y a des jours où l'âme est obscurcie et triste, — je croyais presque que la substance divine était remontée dans les hauteurs des cieux ?

Mais me dit la douce voix de Dieu : Regarde donc autour de toi ! Est-ce que le soleil ne brille plus ? Est-ce qu'il ne se lève pas et ne se couche pas chaque matin et chaque soir ? Avec le même amour ? Est-ce que ses rayons se sont refroidis ou éteints ? Est-ce que chaque printemps ne ramène pas la même verdure, la même jeunesse et le même bonheur ? Est-ce que tous les étés n'apportent pas les mêmes moissons ?..... Tous les hivers, les mêmes repos ? Est-ce que les étoiles ne brillent plus dans l'immensité des nuits ? Est-ce que les jours n'ont plus la même clarté ? Les eaux, la même limpidité et la même fraîcheur ? Est-ce que le ruisseau ne coule plus dans les prairies ? Est-ce que les fleuves ne roulent plus vers la mer ? Est-ce que les océans sont desséchés ? Est-ce que la terre n'est pas toujours énivrée de vie et d'amour ?

Va, par un jour de printemps, dans la campagne fleurie. Est-ce que chacune des petites fleurs que tu vois, ne te dit pas que c'est mon amour qui l'a fleurie ? et que cet amour là c'est ma substance ?... Va au fonds d'un bois aux heures de midi, alors que tout semble reposer et dormir,... est-ce que tu ne comprends pas que dans ce repos après le travail, que dans ce sommeil après la fatigue... Il y a mon amour, il y a ma substance ?

Va, aux heures de la nuit, sur un lieu élevé et solitaire, et contemple les étoiles ; est-ce que tu ne vois pas quelque chose d'invisible, de mystérieux, à travers tous ces astres qui semblent immobiles et qui roulent et s'entrecroisent avec des vitesses inouïes — sans se jamais heurter — dans des espaces infinis ?... Est-ce que tu ne comprends pas que ce quelque chose ; c'est ma substance, c'est mon amour ?

Tu te plains de ce que j'envoie des douleurs à la terre ?... Mais est-ce que la terre ne m'envoie pas aussi des douleurs ?

J'avais créé l'homme bon, et il est devenu méchant par la liberté ? Je l'avais aimé pour

qu'il m'aime, et il m'outrage et il m'oublie.

J'avais voulu être son père, pour qu'il comprit que chaque homme était son frère et tous se font du mal et se haïssent.

Est-ce que je dois récompenser les hommes du mal qu'ils font ?

Quand je leur envoie des avertissements par la douleur, au lieu de se jeter dans mes bras et de me supplier d'avoir pitié; ils s'éloignent de moi et m'accusent.

Eh bien ! dans mes châtiments, je les aime encore, je les aimerai toujours.

Je ne les punis que pour les avertir et les purifier — mais je reste au milieu d'eux par ma substance et mon amour, et ils n'ont qu'à m'appeler pour que je revienne. » Non, la substance de Dieu n'est pas partie, elle est toujours à côté de nous. Elle nous veille et elle nous bénit.

Je la respire dans les rayons du soleil ; dans le parfum des fleurs, dans les émanations des eaux ; dans les chaleurs des jours, dans les fraîcheurs des nuits. Je la respire dans le vent qui passe, dans la rosée qui tombe, dans la tempête qui mugit ; dans tout ce qui vit et dans tout ce qui meurt, dans la joie comme dans la peine ; dans le châtiment comme dans la récompense, même dans ce grand mystère que nous appelons le mal, et qui n'est peut-être entre les mains de Dieu, en nous donnant la douleur, qu'un nouveau moyen de son amour.

Je la respire dans les âmes heureuses et dans les âmes qui souffrent! Heureuses, parce qu'elles sont purifiées ; souffrantes, parce qu'elles se purifient.

Je la respire dans les bonnes pensées, dans les bons sentiments, dans les bonnes actions des hommes, et il y en a encore.

Je la respire dans la prière qui monte, dans la miséricorde qui descend ; dans la pitié comme dans la justice, dans la foi comme dans l'espérance, dans les larmes comme dans le sourire, dans l'oubli comme dans le souvenir, dans la tristesse comme dans la joie — partout, en tout, toujours.

O grande âme de Dieu, est-ce que je te blasphème quand je parle ainsi de ta substance ?

Tout être est fait d'une substance : même l'Etre divin. Et saint Thomas — l'ange de de l'école — avait raison de dire, en voulant définir l'être indéfinissable qu'il concevait : Dieu.

C'est « l'amour substantiel ». Parole sublime d'un saint qui justifie notre foi et excuse notre témérité.

IV

Et maintenant, chers amis, voyons ce que nous pouvons faire de cette substance de Dieu qui est partout en nous et autour de nous.

Lorsque l'homme a trouvé une force, une puissance nouvelle dans la nature. La première chose qu'il fait, c'est de lui demander en quoi elle peut lui être bonne ou utile.

Demandons-nous donc — mais respectueusement et humblement — en quoi la substance de Dieu peut nous devenir bonne et utile ; comment nous, pouvons-nous l'assimiler à nous-mêmes, et de nous-mêmes la faire rayonner et agir sur nos semblables.

Nous attirons la substance de Dieu en nous de plusieurs manières : avant tout par nos bonnes actions.

Puis par nos bonnes pensées, nos volontés et la prière.

Quelqu'un qui dirait chaque matin et chaque soir : « Mon Dieu, donnez-moi votre substance, donnez-moi votre amour », se saturerait peu à peu de la puissance de Dieu et il pourrait produire des prodiges.

Les saints ne faisaient des miracles que par la substance de Dieu qu'ils avaient en eux.

Jésus disait : « J'ai senti une substance, une vertu s'échapper de moi ».

Saint Pierre guérissait par son ombre ou plutôt par son rayonnement qui était une émanation de la substance qui était en lui.

Le corps, comme l'âme peuvent devenir des accumulateurs de la substance divine.

J'ai connu un homme qui se saturait tellement de la substance divine par l'amour, la prière et la volonté, qu'il était obligé d'en jeter une partie sur ses frères qu'il coudoyait dans une rue ou qu'il rencontrait n'importe où. Cet homme faisait des guérisons extraordinaires.

On dit : Le miracle est en nous. Oui le miracle est en nous, mais d'abord nous en avons été chercher la puissance dans la substance divine.

Il y a toutefois deux sortes de substances, celle du bien et celle du mal ; celle de la vie et celle de la mort.

L'homme méchant est puissant comme l'homme bon. L'homme qui hait est puissant comme celui qui aime. Nous pouvons faire vivre ou faire mourir à notre gré.

Il y a les envoûtements de la vie et les envoûtements de la mort. Je ne veux parler que de ceux de la vie.

Lorsque nous avons pu faire pénétrer la substance de Dieu en nous, nous pouvons en disposer pour nos frères ; soit dans leurs maladies, soit dans leurs souffrances morales.

Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons absorber la substance divine qu'en très petites portions, a cause de nos défauts et des multitudes de ferments mauvais qui vivent en nous.

De plus, notre foi et notre volonté sont souvent débiles et inconstantes, et nos entraînements sont souvent aussi sans énergie, sans patience et sans durée.

Nous absorbons aussi de la substance divine à notre insu, toutes les fois que nous faisons une bonne action, toutes les fois que nous élevons vers Dieu une bonne pensée et un bon désir.

Selon que nous possédons plus ou moins de cette substance divine, nous pouvons produire plus ou moins d'effets salutaires sur nos frères.

Lorsque nous sommes arrivés à cette constatation à cette conviction, que nous avons en nous une certaine quantité de la substance divine, chose dont nous nous rendons compte très facilement, à un état de bien être indéfinissable, alors nous pouvons agir sur nos frères et leur faire du bien.

Mais pour arriver à ces résultats, il faut, je le répète, nous débarrasser de toute souillure haineuse, de tout sentiment mauvais contre le prochain.

Jésus disait : « Les cœurs purs verront Dieu. Ils feront plus que le voir, ils posséderont sa substance ».

Jésus disait encore : « Lorsque vous apportez votre don devant l'autel, si vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, allez d'abord vous réconcilier avec votre frère, après, vous reviendrez offrir votre don ».

Jésus avait admirablement compris les lois d'action de la substance divine. Il disait : « Je suis un avec mon père. Tout ce que je fais, c'est mon père qui le fait en moi ».

Et il nous engageait a l imiter en disant : « Tout ce que j'ai fait, vous le pouvez faire et plus encore. »

Lorsque nous sommes remplis de la substance divine, il se forme en nous un foyer divin, et un foyer rayonne tout autour de nous, c'est pour cette raison que nous pouvons agir à distance, ou influencer des objets qui se satureront eux-mêmes de cette substance.

C'est là le secret des églises chrétiennes quand elles bénissent des médailles, des chapelets, des scapulaires ou des croix par leurs prêtres.

Chers amis, — chers frères, chères sœurs, nous nous demandons bien souvent : Comment donc me serait-il possible de faire du bien à mes semblabes ?

Voici un moyen bien facile! Recueillons en nous, par la volonté, par le désir, par l'amour, le plus que nous pourrons de la substance divine. — Après cela, nous l'enverrons ou nous voudrons. Une mère peut ainsi guérir son enfant, un ami son ami.

La pensée peut tout atteindre, tout pénétrer : et lorsquelle est chargée de substance divine, tout guérir.

Lorsque vous écrivez à une personne qui souffre ou dont vous voudriez changer la vie, recueillez-vous, pensez : Je veux que la substance divine que j'ai amassée en moi, sorte de moi et qu'elle aille à celui ou à celle que je veux guérir.

Vous pouvez même saturer votre lettre, avec votre pensée, de la substance divine qui est en vous.

Voilà ce que vos pouvez faire chaque jour, individuellement, mais si vous faites cela collectivement, quel plus grand bien vous ferez encore ?

Réunissez-vous en petit groupe, en petite famille, en petite fraternité! unissez tous vos cœurs en un seul, toutes vos volontés en une seule, vous doublerez, vous centuplerez la substance divine qui sera au milieu de vous, et vous ferez des prodiges. Que les malheureux, que les souffrants, que les malades s'adressent à vous, et ils seront consolés et soulagés.

Il y a là une petite œuvre charmante et utile à faire, nul n'y a encore songé. — *L'œuvre, de la Force d'Amour*.

Unissons la foi, la volonté et l'amour, et, nous ferons ce que nous voudrons.

V

Il nous reste a vous indiquer, chers amis comment vous pouvez attirer matériellement en vous la substance divine, et vous rendre capable d'obtenir les effets que nous vous demandons, que nous vous indiquons.

Ayez le plus souvent possible la pensée, le désir de devenir bons, meilleurs, d'aimer d'avantage vos frères, pour que la substance divine, par des lois d'affinité, qui appartiennent à tous les êtres, puisse se plaire à côté de vous ; être attiré plus aisément par vous, et pénétrer plus intimement votre propre substance.

Chaque matin, chaque soir, avant de vous coucher, tenez-vous un moment debout, les deux bras et les deux mains étendus vers le ciel : respirez très profondément, très lentement, et dites : Substance divine, vie, paix, amour, viens en moi... retenez votre respiration le plus longtemps possible pour qu'elle vous pénètre bien ; puis expi-

ez-la doucement, en laissant retomber vos deux bras, faites cela trois fois.

Voici le second exercice qui doit suivre le premier : on tend les bras au devant de soi, on prononce les paroles que je viens de vous dire, puis on ouvre lentement les bras et on respire profondément. Après cela, on les laisse retomber lentement, on fait également cet exercice trois fois de suite.

Si vous avez le cœur vide de toute haine, si vous avez foi et volonté en accomplissant ces deux exercices, vous recevrez chaque fois une portion de la substance divine qui est la vie, la paix et l'amour. Qui est-ce que nous avons appelé : la force d'amour.

Après avoir réitéré trois fois de suite ces deux exercices, si vous êtes dans des dispositions convenables, vous ressentirez comme une sorte d'ivresse, très douce et très profonde, ne vous en effrayez point, c'est la substance de Dieu qui agit; ce que les chrétiens appellent la grâce, ce que les Hindous nommaient le Prana.

Vous pouvez accomplir ces pratiques très simples, soit dans votre chambre, soit dans un lieu secret de votre maison. Jésus a dit que Dieu était dans le secret.

Lorsque vous êtes empli de la substance divine, vous pouvez tout demander pour vous et pour vos frères, surtout pour vos frères.

Et puis, n'oubliez pas, chers amis, que si, cette substance divine est l'amour, elle est aussi la vie.

Elle est la vie universelle en laquelle tous les êtres prennent leur vie propre.

Celui qui pratiquerait chaque jour, avec foi et volonté ces trois exercices, augmenterait la durée de sa vie; il s'épargnerait les indispositions et les maladies.

Il se guérisait facilement et promptement.

(*A suivre*) Dr DE FARÉMONT.

VERS L'UNION

Combien d'âmes souffrent de la solitude. Au milieu du monde, elles se sentent dans le désert; et même parmi des affections de famille elles sont seules encore, parce qu'elles n'ont de contact qu'avec les surfaces des êtres environnants. Les corps se coudoient; les esprits demeurent étrangers et solitaires.

Cet isolement pourtant n'est qu'un phénomène illusoire, dû à notre limitation actuelle dans le Temps et l'Espace, car nous vivons et nous respirons en Dieu, suivant la belle et forte expression de saint Paul. — Nul de nous n'est réellement seul. Nous sommes une parcelle de l'Infini divin. Chacun de nous est un collaborateur, conscient ou inconscient de l'Œuvre divine.

Mais nous souffrons pourtant de notre isolement au milieu des hommes, parce que la Volonté du Père est que ses enfants s'aiment les uns les autres, se rapprochent et s'unissent.

Cette aspiration qui est en nous est la grande Loi divine qui veut nous ramener à l'Unité dans l'Infini Amour.

Nous lui obéissons — souvent sans le savoir — en cherchant autour de nous des âmes fraternelles, et, sous les masques que le monde et les conventions sociales imposent aux humains, nous ne savons comment les découvrir.

Que de souffrances s'exaspèrent dans l'isolement jusqu'à l'angoisse du désespoir — alors que tout près de ces âmes meurtries il y a d'autres âmes ayant en réserve des trésors de sympathie qu'elles ne savent à qui offrir. Que de germes de bonté se dessèchent et demeurent à jamais stériles, faute d'avoir pu se développer dans une atmosphère humaine favorable, car il n'est pas donné à tous de percer les voiles de l'Invisible et de communier directement avec le Divin. Pour la plupart, déçus et froissés, nous nous replions tristement sur nous-mêmes; ou, si nous sommes parmi les favorisés, nous nous enfermons dans l'égoïsme de notre bonheur personnel.

Ceux d'entre nous qui gardent robuste et vivace le désir de servir leurs frères, ceux-là même peuvent bien peu parce qu'ils travaillent trop individuellement. Comme tout se transfigurerait dans une Fraternité où chacun apporterait sa volonté aimante, où des souffrances se consoleraient l'une par l'autre, où l'échange des forces les décuplerait en chacun, où la somme des aspirations généreuses formerait un foyer rayonnant de chaleur et de lumière.

Beaucoup d'âmes l'ont fait et le font, ce rêve d'une Fraternité. Ne laissons pas cette aspiration dans le domaine du rêve. Essayons de la réaliser. Lorsque plusieurs âmes auront répondu à notre appel, nous nous organiserons pour unir nos esprits dans une même pensée, à jours et heures fixes, et aussi pour correspondre entre nous, pour nous grouper et nous assembler de temps en temps.

O mes frères et mes sœurs, vous qui errez dans les ténèbres du doute, et dont les pieds ont saigné à la poursuite de la vérité.

Vous qui avez souffert dans votre esprit, dans votre âme, dans votre cœur.

Vous qui, dans l'amère tristesse, cherchez à être consolés, et vous qui, dans une tendre compassion, cherchez à consoler.

Venez, unissons-nous, sans distinction de culte et d'opinions. Gardons, chacun de nous, dans le sanctuaire de notre conscience, nos croyances personnelles, et unissons-nous pour adorer Dieu « en esprit et en vérité. »

Et vous, qui ne croyez pas en Dieu parce que la mal et la douleur terrestres vous le cachent, venez à nous, quand même, si vous avez la religion de la souffrance humaine, et nous communierons dans la Grande Pitié qui est une des plus pures manifestations du grand Amour. Madeleine CARLIER,

Fondatrice de l'Éducation Pacifique.

CONTE DE NOËL

LA COURONNE D'ÉPINES

Tout là-bas, en Bretagne, dans le petit hameau de Kergouek, perché entre deux rocs sur les rives de l'Atlantique, vivait une famille de pêcheurs. Mais la mer avait, peu à peu, englouti tous les hommes, il ne restait plus que la vieille grand'-mère et sa petite-fille.

C'était une dure existence que la leur. Elles n'avaient pour vivre que le produit de la vente des filets que filochaient la vieille et qu'Odette allait vendre au village voisin, où, chaque jour, elle se rendait à l'école. Odette avait 8 ans, c'était une belle enfant aux yeux noirs, à la chevelure blonde. La vue incessante de la mer l'avait rendue méditative. Elle passait de longues heures assise sur les rochers, interrogeant le ciel et l'horizon, se demandant si tous ceux que la mer avait gardés ne surgiraient pas un jour des flots, tout vêtus de lumière, comme les anges des tableaux de l'église.

L'église et la mer était son monde. Elle n'avait perçu des échos de la vie que les grondements farouches de l'océan et les sonorités de l'orgue, à la messe du dimanche. Et son petit cœur, bercé par ces deux *hosanna* s'était senti porté vers les régions de la Foi candide, pure, absolue.

Elle croyait!... Dans son âme d'enfant passaient des cortèges de chérubins, chantant la gloire du Seigneur, des anges aux robes d'or, jouant de la harpe en les accompagnant, puis apparaissait le Christ entre ses douze apôtres, vêtu d'une robe de lumière!

Oh! le Christ! Comme elle l'aimait! Comme il lui semblait beau et bon et grand, et tout près d'elle cependant, si près qu'elle causait avec lui, lui contait ses petites misères, ses petites joies, lui parlait de sa passion tragique du Calvaire, des larmes qu'elle avait si souvent versées au récit de ce drame navrant.

Aussi le jour où commencèrent les persécutions religieuses sur le grand sol libre qu'est la France, une ombre couvrit les traits de l'enfant. Il lui semblait que le Christ était triste, et que, des yeux du Crucifié, suspendu dans la classe de la petite école, parfois ruisselaient des larmes qu'elle seule voyait.

Et son petit cœur se serrait douloureusement et, elle aussi, elle pleurait sur tous ses aveugles qui faisaient souffrir son Jésus. Alors eux, ils ne L'entendaient donc pas, ils ne Le voyaient donc pas comme elle?

Et le crucifix de bois de l'école devint, de la part d'Odette, l'objet d'un culte tout spécial. Elle cherchait naïvement à le consoler, elle lui apportait des petites fleurs sauvages, qu'elle glissait, à l'insu de tous, derrière la croix, elle lui envoyait des baisers à la dérobée, elle lui disait : « Ne pleure pas! Si d'autres te veulent du mal, moi je t'aime de toute la force de ma petite âme ».

Puis un jour qu'elle venait porter une gerbe de fleurs à son Christ, elle ne vit plus le crucifix! Une loi abolissait dans les écoles l'image du Fils de Dieu! On avait emporté le Christ de bois, son Christ qu'elle aimait tant!

Une douleur aiguë lui meurtrit le cœur. Elle jeta un cri et s'abattit, sanglottante, au pied du mur où jadis s'élevait le symbole des chrétiens.

Au bruit que faisaient ses camarades qui entraient à l'école, elle revint à elle, sécha brusquement ses larmes et se releva. Mais soudain une exclamation de joie s'échappa de ses lèvres. Elle venait d'apercevoir à ses pieds la petite couronne d'épines du crucifix enlevé la veille. Elle la ramassa, la porta avec transport à ses lèvres, puis la serra dans son corsage, en la dissimulant à tous les yeux.

Elle la rapporta chez elle, de ses doigts menus enfonça un clou au-dessus de son lit et y suspendit la couronne. Et, soir et matin, la portait à ses lèvres en disant : « Petit Jésus! moi je ne t'oublie pas! moi je t'aime toujours! »

Des semaines, des mois passèrent. Odette toujours frêle et jolie, poussait, élancée et svelte, semblable à un lys de candeur. Ses yeux, rêveurs toujours, paraissaient chercher et voir dans l'invisible des choses que nul n'apercevait. Pendant de longues heures, parfois elle restait absorbée, semblait-il, dans quelque contemplation mystique, marquant son frais visage d'une expression suave.

La grand'mère s'inquiétait un peu de la tendance au rêve de sa petite-fille, elle qui avait peiné dur toute la vie, et qui savait à quel point l'on doit gagner difficilement son pain. Mais elle ne se sentait pas le courage de rappeler l'orpheline à la réalité des choses, et se disait qu'à l'âge d'Odette, rien n'était perdu encore.

Cependant, à quelque temps de là, Noël étant proche, elle crut l'occasion bonne pour parler raison à la fillette et lui dit :

« Nous approchons de la Noël, ma petite, c'est comme tu sais, un jour où les enfants mettent leur sabot dans la cheminée, pour que l'enfant Jésus y dépose quelque chose. — Mais souvent, dans les maisons très pauvres, il ne vient pas !... et je crois bien que cette année, il ne nous visitera pas ma pauvrette, car ta grand'mère est bien, bien misérable, et son travail nous préserve à peine de la misère complète.

L'enfant écoutait l'air pensif. Puis tout à coup, toute souriante, elle s'écria :

— Le petit Jésus ne m'oubliera pas ! grand' mère ! J'en suis sûre ! Je l'aime trop pour cela !

La vieille soupira tristement. Comment feraitelle pour acheter à l'enfant les jouets, les friandises qu'elle s'attendait à trouver dans son soulier !

Et Noël vint, et l'escarcelle vide de grand'mère ne s'était pas remplie.

Toutefois, Odette n'avait pas négligé de poser son soulier dans l'âtre. Que lui importait les privations de la vie, les soucis de la vieille grand mère ? N'était-ce pas le Roi du Ciel qui comblait les enfants sages, et le Roi du Ciel était assez riche pour donner à tous.

Elle fit sa prière avec plus de ferveur que d'habitude, posa ses lèvres roses avec tendresse sur la petite couronne d'épines suspendue au-dessus de son lit, et ferma les yeux.

Une bise glaciale soufflait dehors, secouant les vitres de la chaumière avec fracas : La grande voix de la mer tonnait au loin. Rien dans ce coin perdu du monde n'annonçait que ce fût la veille de Noël, de Noël qui met la terre en fête.

Dans son lit, la pauvre grand'mère pleurait de n'avoir rien à déposer dans le petit sabot d'Odette.

Minuit sonne !

Tout à coup la tempête cesse de faire rage et une singulière clarté inonde la chaumière ! Elle est rouge, cette clarté couleur de sang, et elle jaillit de la petite couronne de ronces.

C'est que, de chaque épine ruisselle une gouttelette ensanglantée, qui, en tombant, se transforme en rubis éclatant ! Et les gouttes tombent, tombent ! Le lit de l'enfant en est inondé, bientôt elle repose sur une couche de pourpre dont nul ne peut soutenir l'éclat.

Alors le toit de la chaumière s'entr'ouvre, des anges aux ailes de neige descendent des cieux ; ils recueillent les pierres étincelantes, et de leurs doigts qui filent des trames d'or, ils tressent non une merveilleuse couronne de rubis, mais une couronne d'épines, et la posent sur les boucles blondes de l'enfant endormie.

Et l'enfant sourit comme en extase sous ce fardeau sanglant.

Alors une voix s'élève, douce et tendre, comme un chant.

Elle dit :

« O toi ma bien-aimée, toi qui as compris ma souffrance, toi qui as compris l'amour qui me rive à l'humanité, reçois le symbole des enfants du Ciel, ce glorieux bataillon qui lutte avec moi et pour moi. Prends la couronne d'épines que j'ai portée moi-même. Quand elle ruissellera du sang de ton cœur, des larmes de tes yeux, tu viendras me la rendre, et les anges, tes frères, t'en feront une couronne royale étincelante. »

Puis tout rentra dans l'ombre et le silence.

Odette ouvrit les yeux. Vivement elle porta la main à son front pour voir si la belle couronne de rubis le ceignait encore. Mais elle ne rencontra que la petite couronne d'épines qui avait glissé du clou et avait roulé dans ses cheveux d'or.

M. de Komar.

VERS L'INITIATION

A. Edouard Schuré membre d'Honneur de la C. H. I.

Homme, songe au but que tu dois poursuivre incessamment. Tu vis pour grandir ; tu vas vers l'idéal. Tu es un être éternel — tout est éternel — et tu vis dans l'infini. Elève donc tes pensées, façonne tes actes en vue de ce haut devoir de progrès qui t'incombe. Rassemble tes forces, recueille les bonnes instructions que t'insuffle la Nature. Aime, et, pour cela, travaille au bonheur commun.

Aimer pour tout comprendre d'une façon grandissante, chercher à comprendre davantage pour mieux aimer, tout est là.

Respecte la vie, selon la voix de ta conscience. Ecoute attentivement, pour bien l'entendre, cette voix mystérieuse, et obéis lui. En tout réfléchis pour agir le plus utilement possible.

L'Infini nous englobe. L'infiniment grand et l'infiniment petit se confondent et nous confondent. Dieu est insondable, mais son mystère nous attire, et cet attrait est un grand bonheur. Tout ce qui vit cherche Dieu, même inconsciemment, cherche à le mieux comprendre, à le deviner, à le pressentir. Les amants, tous les êtres, cherchent Dieu dans leurs plus beaux rêves et rien d'humain ne nous satisfait parce que nos aspirations sont divines.

Espoir des jeunes, regrets des aînés, préoccupation de tous et de tout, c'est le parfum de l'âme, exquis et troublant, qui nous prend le cœur et l'esprit, en leur donnant mille vies. Amour, amour, tout est amour, et toi, homme tu ne l'as pas encore compris. Tu vis trop superficiellement, tu ne vis pas, tu crois vivre. Or, on ne vit véritablement que par le Grand Amour. On meurt d'amour ici-bas pour aller vers Lui, qui aime tout et en qui tout s'aime.

C'est le secret exquis des buissons, des nids d'amour, du charme de la nature, qui est comme enenveloppée d'un mystérieux voile translucide, tissé d'effluves idéales, comme un écho des choses supérieures et merveilleuses qui émotionnent étrangement le pauvre exilé de la Terre : merveilleuses parures des bois des champs, des prés fleuris, des aspects grandioses de la montagne, de la mer, de la forêt, des météores, de l'orage tragique et des nuits calmes dans la majesté des déserts, nuits pleines d'étoiles, vibrant comme d'un immense soupir d'amour

On attend comme une sublime révélation du Rêve, qui tarde toujours à se préciser, mais qu'on sent là, tout près, en nous et autour de nous. Il semble à tout instant devoir dire son éternel et charmant secret, dévoiler son attrait puissant, que l'on sent tout proche, et révélateur du divin mystère des choses, cependant impénétrable, un peu ironique et profondément passionnant.

Oh ! aimer ! Pourquoi sommes-nous si souvent et tant émus par tous ces aspects de l'Univers, par tous ces êtres, parés de Beauté, à qui un peu de notre cœur s'offre, rien qu'en passant, rien que parce qu'on s'est croisé ? — délicieux amertume ! Tous les êtres sont-ils vraiment destinés à vivre, dans un avenir idéal, dès ici-bas pressenti, un para-

(1) Extrait des « Confidences philosophiques ».

dis d'amour, où les larmes et les sourires, ici et actuellement, simples expressions de si multiplies impressions fortes, auront déroulé leur gamme infinie et insoupçonnée d'adoration intense et de vie sublime? Le voyant le pressent; l'initié le sait.

O mystère des mondes qui nous entourez et dont le silence et l'attrait mystique nous cachent de plus vastes, d'éternels abîmes de splendeurs, Beauté, tu es une divine perle, c'est vers toi que tend l'Univers; tu résumes tout : la Bonté, qui est la beauté du cœur, la Vérité, qui est l'expression de la justice suprême et la beauté de l'Esprit. Tu es le mystère subtil répandu sur les choses, comme l'ombre exquise qui souligne un chef-d'œuvre. Ceux d'en bas t'ignorent ou t'apprécient mal. Ceux d'en haut, les évolués, ceux qui ont dépassé les amertunes de l'expérience et les ont dominées par leur sérénité d'être conscients de la vie éternelle, ceux là vivent de toi, en toi et pour toi, et pressentent le Communisme Spirituel, qui est le but universel. Le préjugé de l'âge ne les aveugle plus. Ils vivent l'éternelle jeunesse, accessible à tout homme de bonne volonté.

Paul Edgar HEIDET.

De l'Odeur des Saints

Le Dr Georges Dumas a récemment publié, dans la *Revue de Paris*, un article remarquable sur l'ODEUR DES SAINTS.

Jusqu'à présent, catholiques et spirites attribuaient cette odeur à un état de sainteté plus ou moins élevé. Les spirites l'expliquaient par la finesse du corps fluidique, qui transpirait à travers les molécules matérielles.

Telle n'est pas l'opinion du Dr Dumas.

« Troubles nutritifs et troubles nerveux paraissent suffire pour nous rendre compte du phénomène qui a tant frappé les hagiographes; et comme la nutrition profonde dépend, en définitive, du système nerveux qui modère ou accélère les échanges, c'est sans doute chez des névropathes que l'odeur de sainteté s'est presque toujours rencontrée. Lorsqu'elle tient, comme l'odeur étudiée par Hammond, à la présence de l'éther butyrique, elle a pour formule : $C^6 H^{12} O^2$.

« Telles sont les conclusions auxquelles on arrive pour sainte Lydwine, sainte Thérèse et sainte Catherine de Ricci, quand on rapproche leurs odeurs de celles que la clinique a parfois l'occasion d'étudier, et sans aucun doute ces conclusions sont bien prosaïques comparées à celles des hagiographes que nous avons rappelées ».

Je pense que le Dr Dumas s'avance un peu trop dans ses conclusions.

Les faits dont il parle sont très fréquents dans l'hagiographie. Saint Lucien, sainte Martine, saint Yon, saint Laurent-Justinien, sainte Elisabeth de Portugal, sainte Marguerite de Cortone, saint Jean de Dieu, saint Joseph de Cupertino, saint François Xavier, les premiers Jésuates, etc., etc., exhalaient ces parfums pendant leur vie, ou les firent sentir après leur mort. Bien plus, un certain nombre de saints les ont exhalés plusieurs mois après leur décès, comme saint Didace.

Il y a même un exemple plus extraordinaire. Trois siècles après le martyre de saint Etienne, sous l'empereur Honorius, les ossements du saint, lors de l'ouverture de son tombeau, répandirent un parfum très agréable, *suavissimus odor*, dit la chronique. Son corps avait-il été embaumé? je l'ignore; mais, même dans ce cas, il est peu probable que l'odeur s'en soit conservée pendant trois siècles, et surtout assez vive pour être sentie par une nombreuse assistance.

Ces parfums, à la fois délicats et forts, s'attachent même aux lieux. Ainsi la prison fétide où furent enfermées les saintes Rufine et Seconde en fut embaumée.

J'admets qu'en tout ceci il faille faire la part de l'exagération et même d'un pieux mensonge, et je consens à la faire aussi large que possible. Mais il y eut un fait collectif authentiquement attesté, et dans des circonstances très graves, par de nombreux témoins, et ce fait n'a rien à voir avec les CHO, les éthers butyriques ou la névropathie.

Dans la lettre adressée par les églises de Lyon et de Vienne, les fidèles attestaient qu'au cours de la persécution qui avait ravagé ces deux églises, les confesseurs de la foi « exhalaient une odeur si douce qu'on les croyait parfumés d'essences précieuses ».

Je doute fort que toute une clinique ait été ainsi parfumée.

Loin de moi l'idée de nier que, sous certaines diathèses, le corps humain puisse émettre des odeurs *sui generis*, quelquefois horribles, mais aussi quelquefois agréables. J'en suis même persuadé. Mais dans un grand nombre de cas, ce phénomène, chez les saints, était précédé, accompagné ou suivi d'un éclat lumineux.

Cet éclat peut être aussi attribué à des vibrations nerveuses très intenses, je le sais, mais, pour tirer une conclusion qui s'impose, il faudrait constater que ce rayonnement se produit également à la Salpêtrière ou dans les cliniques, sous une émotion violente, et je ne sache pas que, jusqu'à ce jour, l'expérience en ait été faite.

Qu'il y ait des points de contact entre tous ces phénomènes, personne, je pense, n'oserait le nier; mais il serait imprudent, à mon avis, de les attribuer tous invaria-

blement à des « troubles nutritifs », comme serait une carotte mal digérée.

J'ajoute ceci encore. Il n'est guère de vieux spirite qui n'ait senti de ces parfums, quand une entité de l'espace daigne ainsi donner une preuve physique de sa présence, et, dans toute la série des odeurs qui peuvent se faire sentir, le parfum est toujours le même pour l'entité qui l'apporte : il semble faire partie de sa nature. Tantôt ce parfum arrive tout d'un coup avec l'être fluidique et disparaît de même ; tantôt il reste après son départ, et s'attache même aux vêtements.

Que ces faits se passent dans une salle ou un sanctuaire, le résultat est le même. Les personnes les moins imaginatives et les plus rebelles aux idées spirites, sont quelquefois si surprises de sentir ces parfums, qu'elles ne peuvent retenir une exclamation. Souvent le parfum a une telle finesse qu'on ne peut en déterminer la senteur, et la rattacher positivement à rien de connu.

Il faut donc, en général, chercher une autre solution que les « troubles nutritifs et nerveux » ou « l'éther butyrique ».

Néanmoins, il convient de tenir compte au Dr G. Dumas de ses recherches et l'encourager dans cette voie. Il pourra découvrir autre chose de particulièrement intéressant sur la nature et les fonctions vitales de l'homme. Jusqu'ici on n'a guère étudié que la matière, il est temps de pénétrer plus avant.

Qu'il me permette de le féliciter d'avoir saisi l'opinion de cet angoissant problème, et qu'il ne s'offense pas si, après m'être livré pendant une quarantaine d'années à ces études spéciales, je prends la liberté de lui dire qu'il a envisagé la question sous un angle trop restreint.

Ce parfum particulier, très variable comme intensité, se rattache à tout un ensemble de phénomènes caractéristiques, qui paraissent relever, soit morbidement, soit fluidiquement, d'un état hyperphysique de l'être humain.

L'Abbé J.-A. Petit.

L'ADEPTE (1)

(*Suite*)

— Je vous répète, docteur, je ne suis rien de plus que tout le monde. Mais votre demande est un peu, comment dirai-je, étroite; car, comment pouvez-vous juger par avance que vous possédez ce qu'il faut pour atteindre tel état, et non tel autre ?

— C'est juste, convins-je. Mais que demanderai-je ?

— Excusez-moi, dit Andréas, en se levant; il faut que je descende à la cave, du même ton qu'il aurait parlé des graves mystères de l'Invisible. C'est ce mélange constant des vulgarités de la vie matérielle et des sublimités de la vie spirituelle, se succédant sans se choquer, tant chez lui la simplicité était naturelle, que j'attribue l'espèce de charme qu'il exerce encore sur moi, et que je considère comme un des signes les plus probants de sa réelle grandeur.

Quand il remonta, les bras chargés de bouteilles, il s'arrêta devant moi pour me déclarer presque violemment :

— Docteur, je ne connais qu'une chose : il faut demander à faire la volonté de Dieu, faire son possible, tout son possible, et ne pas s'occuper du reste.

Et il s'en alla à la cuisine, se débarrasser ; puis tira de l'eau à la pompe, fit rafraîchir le vin dans un linge épais mouillé, et revint me prier de me mettre à table.

Stella était un cordon bleu émérite; elle professait qu'il faut se nourrir selon la mode de la contrée dont le climat est le même que celui où on vit ; et comme il faisait très chaud ce jour là, elle avait accumulé de terribles épices, et surtout du carry; elle ne me laissa boire que de l'eau, pendant le repas, et un peu de légère eau-de-vie parfumée qu'elle préparait elle-même ; et ils me bourraient tous les deux à l'envi, comme un convalescent ; je me laissai faire, car la cuisine était exquise. Mes hôtes ne mangeaient que très peu, d'ailleurs.

Comme je complimentais Stella : — C'est Andréas, me dit-elle en riant, qui m'a apporté ces recettes ; pendant un temps, c'est lui qui a fait la cuisine, et j'ai dû absorber des plats extraordinaires ; mais, croyez-moi, c'est l'Inde du Nord où on mange le mieux ; vous venez d'en avoir un échantillon.

Mais je ne perdais pas de vue les nuageux objets de ma curiosité, et de temps à autre je posais une question prudente :

— Qu'est-ce que vous appelez la limite ? Est-ce le Tao de Lao-Tze ? Est-ce le Parabrahm, l'Aïn Soph, le Nirvana ?

— Tout cela, dit-il, ce sont des mots. Vous scandaliseriez-vous si je vous déclare ma pensée?

— Je tâcherai de vous comprendre, répondis-je.

— Eh bien, je crois que le cerveau le plus vaste de la terre ne peut refléter que l'image d'une fraction infinitésimale du Cosmos. Je crois que l'intelligence possède de la vie, mais qu'elle n'est pas la Vie ; que

si on la cultive exclusivement, on **travaille** sur un reflet, tandis qu'il y a en nous une Réalité, qui est le cœur.

— Bon, pensai-je ; mysticisme, bhakti...

— Ce que j'appelle le cœur, continua-t-il, après m'avoir jeté un regard perspicace, ce n'est pas la sentimentalité contemplative de la clarisse ; c'est cela oui, mais c'est aussi tous les sentiments, tous les amours, toutes les haines, toutes les joies, toutes les douleurs, les rires, les larmes, les mélancolies, le gonflement du muscle pour l'effort, l'émotion qui fait trembler la jeune fille, — c'est la vie tout entière enfin qu'il faut vivre ; purifier notre corps astral,c'est prendre des douches pour acquérir des pouvoirs magiques ; c'est l'acte qu'il faut purifier, sublimer, unifier. Telle est l'imitation du Verbe.

— Ah ! m'écriai-je, je comprends pourquoi Julianus de Campis enseigne que celui qui pratique le premier livre de l'*Imitation de Jésus-Christ* est déjà plus qu'à moitié Rose-Croix. Jusqu'alors je n'avais vu là qu'une simple religiosité sans profondeur.

— Cet homme avait grandement raison, dit Andréas.

— Ainsi, les paroles de l'Évangile doivent se comprendre littéralement et absolument ? Si l'on vit bien, le reste que le Ciel nous donne par surcroît, comprend tout : sciences, pouvoirs, facultés transcendantes ?

— C'est cela même, répondit Andréas, en poussant de mon côté le pot à tabac ; lisez l'Evangile avec la plus grande simplicité, avec toute votre candeur ; peu à peu, ce qui vous semble insipide vous deviendra savoureux ; la loi est simple ; tout est simple ;... faites ce qu'on vous demande, mon enfant... Servir est votre devise... ; celui qui sert les hommes sera servi un jour par les anges ; disait-il, par intervalles, en s'enveloppant d'un nuage de fumée.

Phrases creuses, dira-t-on. Ces paroles sont, en effet, froides et vides sur le papier ; mais quand elles frappèrent mon oreille, qu'elles étaient vivantes, vibrantes, éveilleuses de lointains échos endormis ! Que je regrette ces claires après-dîners, dans cette petite maison pittoresque, le calme de cette quasi-solitude, rompu à de longs intervalles par le bruit d'un charroi ; l'apparition de cette forte silhouette, aux attitudes pleines de bonhomie affectueuse ; la vue de ce visage rude et auguste ; et Stella s'affairant, vive et gaie, de l'aurore plein les yeux ! Mon printemps s'accommodait si bien de leur automne ! L'hiver est venu pour moi, aujourd'hui, il me reste leur souvenir, qui me donne la force, comme leur présence autrefois m'avait donné la lumière, — **comme elle me la redonne** encore, quelquefois.

— Ainsi, Maître, répliquai-je après un silence, je puis laisser la spéculation, lutter contre le désir de savoir, contre l'ardeur d'agir à mon gré, comme les livres disent que la Mage œuvre, selon la volonté sereine qu'il a conquise.

— Les livres ! s'écria Andréas, tandis que Stella souriait avec quelque indulgence ; — demandez-lui son avis, elle a lu tous ceux de la tradition occidentale, les allemands, les anglais, les latins et les français ; moi j'en ai compulsé pas mal d'autres. Que celui qui veut s'en tenir là y reste ; mais que celui qui veut accomplir son destin véritable, même au détriment de ses plus nobles désirs, que celui-là s'en tienne au Livre unique, à la Vie qui foisonne autour de lui, et dans l'enchevêtrement de laquelle il lui sera permis, en temps voulu, de mettre un peu plus d'ordre.

— Et il est vraiment plus difficile de vivre tout bonnement, que de s'abstraire pendant les jours et les nuits de toute une existence, sur des textes arides, hors de toutes les vanités du monde, de tous les plaisirs faux après lesquels la foule se précipite ?

— Vous verrez, docteur, si vous essayez, répondit Andréas. Les actes les plus insignifiants peuvent avoir une grande influence sur votre futur et sur celui des êtres qui vous entourent. Vos philosophes ont beaucoup discouru sur le grain de sable de Cromwell, mais ils ne se sont pas doutés que d'autres ordres de créatures que celles du plan matériel sont attachés à l'homme ; vous avez probablement appris quelque chose là-dessus dans le *De revolutionibus animarum* de Loriah.

— Oui, dis-je, j'ai lu ce livre dans Rosenroth.

— Eh bien, tout a son importance. Le mariage, par exemple, que l'on s'efforce aujourd'hui de démolir par tous les moyens, a une répercussion très lointaine sur l'avenir des époux, et il est déterminé par des causes non moins profondes. Mais, il faut comprendre que la recherche de ce passé et de cet avenir seraient vaines pour nous ; le présent est notre domaine ; chercher en-deçà ou au-delà est de la puérilité. Je ne dis pas que les gens qui font ces recherches ont tort : tout a sa raison. Mais, vous, docteur, qui voulez faire la volonté du Ciel ; moi, qui n'ai pas d'intuition, nous devons nous contenter d'apprendre, en toutes circonstances, — vous entendez bien —, à nous oublier toujours et partout au profit de l'autre. L'amour entre l'homme et la femme

n'est donc qu'une école élémentaire de l'amour des âmes pour les âmes; quand ce dernier flamboie, les amants peuvent être séparés par toute l'étendue du zodiaque : ils sentent tout de même leur mutuelle présence, et le chœur de leur prière monte d'un seul mouvement vers le Père, vers le Fils et vers l'Esprit.

Comme il s'était mis debout en prononçant cette dernière phrase, je me levai aussi, pour prendre congé.

— Non, dit-il, restez, docteur, si vous n'avez rien de mieux à faire; nous pouvons causer, si vous voulez bien me permettre de finir quelques petites bricoles.

Je le suivis donc dans l'atelier : il rangea ses outils de ciselure; chercha de la couleur brune, de la verte, et des pinceaux; puis descendant un pot de terre d'une jolie forme, se mit à y peindre des fleurs, dans le style des décorations norwégiennes, qui étaient à la mode en ce temps-là.

— Je vous admire, dis-je. Vous savez tout faire : la forge, le travail du bois, du cuivre, la peinture, la cuisine ; où avez-vous trouvé le temps de tout apprendre.

— Oh ! j'ai été obligé de revêtir bien des professions dans mes voyages, Et puis ce n'est pas de se hâter qui avance, mais de ne pas perdre de temps ; avec cette économie et un peu d'attention, on arrive à avoir plus d'un tour dans son sac.

— Il ne vous a pas tout montré, dit Stella en riant ; il a des talents de société ; il sait jouer d'une foule d'instruments baroques ; il est miniaturiste, calligraphe, il sait se grimer comme le Trompe-la-Mort de Balzac ; il est chimiste à ses heures, et pharmacien quand il le faut; et s'adressant à son mari : Nous nous amuserons bien, un soir, si tu veux ; quand il y aura une fête foraine, tu t'habilleras en ouvrier, moi je ne mettrai pas de chapeau, le docteur ôtera son faux-col et nous irons dans uno baraque de lutteurs, et tu les tomberas ; dis, n'est-ce pas, tu voudras ?

Et Andréas riait aussi, en disant : Ah ! les femmes! qu'elles sont bavardes, docteur, qu'elles sont bavardes ! Vous verrez quand vous en aurez une.

— Vous parliez tout à l'heure de prière, dis-je, quand Stella fut partie, tandis qu'il chatironnait ses feuillages d'un trait pur ; vous semblez y attacher une bien grande importance ?

— On voit que vous n'avez jamais reçu de grosses tuiles sur la tête, répondit-il en souriant. Votre Kabbale met en tête de ses enseignements un axiome, que tout le monde a lu et relu, sans y prêter attention. Tout est un être vivant, dit quelque part Siméon-Ben-Jochai.

Je fis un signe affirmatif.

— Alors, un bonheur ou un ennui, c'est, dans un certain plan, un être qui possède une forme, une intelligence, une liberté. Or, si votre moi physique est limité, vos mois astral, moral et ainsi de suite le sont aussi; si un ourang-outang est sept fois plus fort qu'un homme, pourquoi n'y aurait-il pas des invisibles plus forts que les forces intérieures que l'on englobe sous le terme de volonté ? Quand un de ces colosses vous a pris par la nuque et vous secoue, comme vous faites d'un lapin, qu'est-ce qui vous reste, sinon de crier au secours? C'est cela la prière. Si, dans la forêt, vous êtes attaqué, et que vous vous soyez fait aimer de vos serviteurs, ils vous défendront. Par suite, il faut se faire aimer des serviteurs du Ciel, c'est-à-dire faire la volonté du Père : C'est ainsi que notre prière sera exaucée.

— Pourtant, dis-je, la force morale de l'homme est illimitée.

— Oui, si on la lui laisse ; mais si on la lui enlève ? Croyez-vous, par hasard, docteur, que le petit atome de votre individu soit à vous, vous appartienne ? Détrompez-vous ; tout votre moi est un prêt consenti à votre âme. Et croyez-moi, ajouta-t-il, comme Stella rentrait s'asseoir auprès de nous, il n'y a qu'une chose par le moyen de laquelle l'homme puisse vaincre le monde...

(*A suivre*). SÉDIR.

NOUVEL AN IMMORTALISTE..

A PAUL BRESSOLES

L'an qui vient de finir et celui qui commence
Ont un lien subtil en sa ténuité ;
Ils flottent dans l'espace et dans l'éternité,
Poussés comme des flots sur l'Océan immense.

C'est le même poème et la même romance
Que chante la nature en son temple enchanté ;
Son sublime concert de l'hiver à l'été
A tous les tons de la rigueur à la clémence.

Cependant nous foulons des ronces sous nos pas
Le destin va semant désastres sur désastres ;
Mais l'immortelle vie émerge du trépas.

Dans le monde idéal au paradis des astres,
Sous le verbe enflammé des divins Zoroastres
Naissent de purs soleils qui ne s'éteignent pas.

Julien LARROCHE

Le Choc en Retour

C'est une loi, pourtant rigoureusement mathématique, dont les conséquences échappent à l'esprit moderne — moderniste, dirait le Pape. Les vues de cet esprit analytique et expérimental sont comme

fixées à ces apparences que l'on nomme les effets tangibles et ne vont point jusqu'à apercevoir la réalité.

La loi du binaire, que l'on retrouve partout et toujours, était pourtant connue dès la plus haute antiquité, est-il besoin de le redire; aussi bien les savants d'alors, se préoccupaient-ils dans leurs jugements, dans leurs expériences, de *la réaction* qui suit inévitablement *l'action*.

Il est permis de croire que la *rupture d'équilibre*, en quoi, d'après les hypothèses scientifiques à la mode, se résumerait la Vie, en dernière analyse, ne leur était pas inconnue.

Leur connaissance des différents plans de la nature leur permettait, en observant les règles analytiques. aussi visiblement véridiques que les bases des expériences dites positives, non seulement de remonter aux causes, chose reconnue vaine par nos modernes, mais d'observer, et au besoin de prévoir, les effets réactionnels d'un plan dans un autre.

Tels faits dont la provenance nous échappent et qui demeurent vides d'enseignements, enveloppés d'épais mystère, étaient pour eux comme les anneaux d'enchaînements appréciables et déterminables.

Tandis que nous, fiers de notre science, qui n'est pas la sapience des anciens, car pour eux elle se polarisait en *Savoir* et *Sagesse*, nous ignorons ou voulons ignorer la contre-partie inévitable de toute action, la réaction.

Inavertis, insouciants ou sceptiques, nous devenons de plus en plus les victimes des chocs en retour, que nous créons par nos actes déréglés et vains.

Nous supposons un temps, que nous croyons proche, où nous connaîtrons la physiologie de notre globe — vanité, puisque nous lui refusons la qualité, le titre d'être, — et où nous pourrons éviter toutes sortes de catastrophes, et nous négligeons la connaissance profonde de nous-mêmes, source des pires maux.

* * *

Scientifiquement, pour parler comme les savants, on admet la loi du choc en retour : toute action produit une réaction égale. L'exemple classique, c'est la balle lancée contre un mur.

Est-il donc aussi scientifique de dire, en généralisant, que tout effort, toute dispense de forces physiques, mentales ou autres, tout acte produit une réaction.

Si nous frappons une enclume d'un marteau, la loi est évidente. Mais si nous frappons un de nos semblables, indépendamment de la réaction physique identique à celle de l'enclume contre le marteau, le fait en soi ne suscitera-t-il pas une réaction ?

Maintenant, si au lieu de donner un coup, physiquement, nous agissons dans un autre plan, si nous projetons des pensées, des idées mauvaises, en calomniant, médisant ou méprisant, n'y aura-t-il point de choc en retour ?

Et si, allons encore plus loin, si, sans rien dire, ni faire visiblement, nous concentrons à l'égard d'autrui, de la haine ou tout autre sentiment négatif (pour nous tenir dans le même ordre d'idées) et le projetons en intention sur lui, n'y aura-t-il pas ici encore de choc en retour ?

Toutes les lois dont nous constatons les effets dans le physique, dans le visible, ne sont en réalité que des représentations sensibles de ce qui se passe dans les plans invisibles.

Si nous nous pénétrions bien de ceci, si nous méditions comme il le mérite cet axiome de l'admirable Table d'Emeraude : « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas », nous pourrions, nous servant de nos seules connaissances, de sciences positives, nous éviter bien des mécomptes.

Que d'enseignements à tirer, par exemple, de la loi d'inertie, de celle de l'irreversibilité du mouvement, de celle du moindre effort (1), si bien décrites par G. Le Bon dans son livre récent : *L'évolution des forces !*

Mais notre myopie nous empêche de voir plus loin que le bout de notre nez — combien court.

Pourquoi semblons-nous nous complaire dans le cercle fermé, où nous tournons comme les chevaux d'un carrousel? Il serait pourtant vain de trop s'étendre là-dessus : La route est difficile et semée de pierres, et ce n'est peut être pas un inutile travail que ce piétinement qui permet de l'aplanir — et n'est-ce pas là le plus important de notre travail momentanément.

Le temps qui, avec l'espace et le nombre, met constamment sa barrière devant nos efforts, est aussi la seule vraie ressource que nous ayons dans cette œuvre gigantesque, qu'est la réalisation de l'Etre humain. Nous avons le temps. L'important, au fond est que chaque minute en soit utilisée.

Et c'est là, la consolation vraiment douce et réconfortante du philosophe devant la marche lente, ondulante et pénible du Progrès !

* * *

Tandis que notre esprit produit une tension énorme vers cet idéal : La Paix universelle, ce qui est à la fois la plus grande et la plus invraisemblable utopie et l'idéal le plus haut et le seul vraiment réalisable; tandis que d'une part se créent les conférences pacifiques des diplomates, et que d'un autre se pratiquent des idées antimilaristes, plus ou moins empreintes de teintures politiques, nous travaillons à faire de la guerre une Bellone formidablement meurtrière et destructive.

Notre maître Papus nous disait un jour : aussi longtemps qu'un corps humain recèlera de la fièvre, les corps collectifs que l'on appelle des nations se feront la guerre. Il semble bien que l'on prenne à cœur d'entretenir la fièvre internationale.

Les armements deviennent d'une terrifiante puissance barbare. Les engins que l'on crée chaque jour donnent l'impression d'une cruauté inouïe. Et dès qu'une invention quelconque naît, à quoi pense-t-on? à la somme de bonheur dont elle pourrait être génératrice? Non! à son utilité pratique en temps de guerre.

Et tous les éléments semblent exister pour permettre aux bateaux, ballons, etc., de tuer beaucoup et rapidement.

La science qui, pour d'aucuns, doit être la grande libératrice n'est, en réalité, que la boîte de Pandore retrouvée.

(1) Nous les étudierons quelque jour au point de vue occulte.

Mais il y a le choc en retour... De cette série d'actions maléfiques, que résulterait-il pour les hommes si le choc en retour n'était là pour mettre constamment au point ces laborieux efforts de nuisance.

Et l'arme se brise à chaque instant, dans les mains de celui qui la tient, étonné, incapable de comprendre les justes effets de son action néfaste.

La poudre éclate toute seule (1), les arseneaux prennent feu (2). Les canons éclatent, ou mettent hors d'état le navire qui les porte, tuant ou blessant ceux qui venaient de les charger (3).

Pourtant tout était bien calculé dans la fabrication de la poudre et des engins : sa conservation, son équilibre, sa force; les arsenaux ne sont pas construits à la légère, les garanties de sécurité doivent en être nombreuses; et les fameux canons, et les navires de guerre, ne connaît-on pas la résistance des métaux, et que de soins n'apporte-t-on pas à la construction de ces monstres?

Ainsi tout est prévu... sauf le choc en retour qui détruit tout, conception et réalisation comme un souffle renverse un château de cartes.

Quel profit, de ces expériences, tirons-nous? Votre vanité reste inébranlable : Eh bien! nous construirons d'autres canons, d'autres navires sur des données plus complètes, plus exactes (?), nous chercherons de nouvelles formules de poudre!...

Nous ne nous apercevons pas qu'à mesure que nous approchons de la perfection dans le mal (si l'on peut employer ce vocable en l'occurrence) et que deviennent plus puissants nos moyens d'action, nous engageons de plus grandes et terribles responsabilités, et que le choc en retour devient, de ce fait, plus violent et plus imminente la réaction.

***

Qui sème le vent récolte la tempête! Et il est dit : Qui se sert de l'épée, périra par l'épée.

Les théosophes ont remis à la mode, en ces temps derniers, les théories hindoues. Le Karma est apparu à beaucoup comme une loi véridique et incontestable. Pour nous, occidentaux, sans dédaigner les enseignement des religions, qui coulent tous d'une source unique, cela est clairement indiqué dans l'Evangile.

Si « aimons-nous les uns les autres » est la règle majeure des chrétiens, celle qui sert de point de départ à l'aperception de la Lumière divine, c'est « ne pas faire le mal à autrui ».

Dans le premier cas, on suppose l'homme affranchi des servitudes de l'égoïsme; le second est du domaine expérimental comme nous avons cherché à le démontrer. Il suffit de regarder avec ses yeux physiques et de généraliser.

On aboutit, sans doute, à une sorte d'égoïsme plus transcendantal, que l'autre; mais ce n'est là qu'un point de départ, ce n'est que le premier pas d'un voyage long et pénible, mais dont le but est au-dessus de tout ce que nous pouvons concevoir de plus noble et de plus élevé.

Aussi bien le ciel ne nous ménage-t-il pas l'aide et le réconfort pour peu que notre clairvoyance et notre humilité nous permettent de les lui demander.

Georges ALLIÉ.

(1) Est-il besoin de rappeler l'accident récent arrivé à ces soldats qui transportaient des obus nouveaux; et celui si terrible de l'*Iéna*.

(2) A ce propos nous ferons, en passant seulement, un rapprochement de ces faits qui l'on attribue habituellement à la malveillance, du récit publié dans l'*Initiation* d'après le *Matin*, sur les incendies spontanés de la Courneuve.

(3) Article de .. Gautier dans le *Journal*. A noter aussi cette parole (tirée d'un livre récent) d'un officier, disant qu'avant de faire tirer les canons de son fort, il ferait son testament. Citée à la Chambre des députés.

FAITS PSYCHIQUES

Le 7 novembre dernier, M. Spriggs, président de la Psycho-Therapeutic Society, narrait aux membres de l'Alliance spiritualiste, quelques faits dont il avait été le témoin en Angleterre et en Australie. Ces faits sont faciles à contrôler, grâce aux rapports officiels qui ont été rédigés par des hommes en tous points experts. Inutile de dire que les faits cités par M. Spriggs étaient purement spiritualistes et indépendants de tout intérêt monétaire quelconque.

Apparition.

A Cardif, un esprit familier au groupe se montre soudainement; sa taille dépassait de quelques pouces la stature du médium, et ses vêtements blancs faisaient ressortir sa grande figure. Il quitta la chambre, descendit l'escalier, puis le remonta quelques minutes après, portant dans ses mains une assiette de fruits que les assistants devaient prendre et se les partager. Puis, sans quitter la chambre et le plus aisément du monde, se plaçant devant la porte, regardant les membres du cercle, il se trouve avoir dans les bras des branches de fuschia.

Apports d'objets.

Une assistance s'était groupée chez M. Rees Lewis, à Cardiff, et la séance devait se tenir dans une chambre du haut de la maison. Parmi les personnes présentes, on remarquait le P. Butcher et le révérend David Jones. Il avait été convenu que chaque assistant devait tenir les mains hors de ses poches et sur les côtés, en entrant dans la chambre. On s'assit plaçant les mains sur la table et au bout de cinq minutes des branches de vignes furent apportées, puis des branches de pommiers, de poiriers et des branches de pois. Un des révérends ne contenant plus son admiration, s'écria : C'est presque un miracle! Est-ce possible?

Intéressante remarque. — M. Spriggs fait remarquer un fait qui est constant dans toutes les expériences de matérialisation, c'est que les assistants et surtout les médiums perdent plus ou moins de leur poids. M. Spriggs en particulier déclare qu'après chaque séance il perdait de 2 à 3 livres de son poids, et qu'il lui fallait trois jours pour les recouvrer.

Clairvoyance.

M. Spriggs rapporte ce fait qui se passa à Melbourne, concernant la disparition de M. Hooglemer. La femme du disparu s'adressa à M. Spriggs dans l'espoir qu'il la renseignerait. M. Spriggs lui dit qu'il le voyait sur un vaisseau voguant vers l'Europe.

Les mois s'écoulèrent et les recherches se continuaient ; on retrouva des vêtements au dépôt de Frankston ; sa femme conclut qu'il était perdu et une notice de sa mort fut publiée dans les journaux et ses meubles furent vendus. Cette femme revint consulter M. Spriggs avec un pardessus qui avait appartenu à son mari ! Le clairvoyant lui dit que son mari se trouvait dans un pays sombre de l'Europe.

Cependant, la femme du disparu continuait à dire que celui-ci était mort. Lorsque peu de temps après ce dernier interwiev de M. Spriggs, cette femme reçut d'un parent de son mari, une lettre disant que celui-ci était vivant et retrouvé. Il était en Hollande. (*The two Worlds*, 15 nov. 1907).

Télépathie.

Cher Monsieur. — Il y a longtemps que je me promettais de vous adresser la description d'un phénomène qui peut intéresser les lecteurs de votre journal :

Le voici avec l'autorisation d'en faire tel usage qui vous conviendra :

J'habitais Montreuil-sous-Bois il y a déjà quelques années, et mon mari étant gravement malade, mon beau-fils avait jugé utile de prendre mes deux petites filles avec lui.

Il était à Poissy à ce moment là, lorsqu'un matin voyant mon mari reposer, j'étais descendue dans la salle à manger juste au-dessous de sa chambre d'où je pouvais percevoir le moindre bruit. Tout était silencieux pour respecter le sommeil du malade, et moi-même j'avais pris un livre ; je lisais, quand tout à coup, je reçus une sensation étrange et j'entendis très distinctement par trois fois : maman ! maman ! maman !

Aussitôt je m'écriai : Henriette (ma fille ainée) est tombée dans l'eau ; elle ne se noiera pas, mais... que de peines, que de chagrins !

La bonne, surprise de mon attitude me regardait et se demandait si je devenais folle ; je lui expliquai que je ne comprenais pas moi-même ce qui venait de se produire ; elle me calma, me disant que j'étais fatiguée et inquiète de la santé de mon mari et que je me tourmentais inutilement. Je me rendis à ses raisons et je n'y pensais plus, quand vers le soir, un violent coup de sonnette retentit. C'était mon beau-fils qui, me voyant, me dit en me montrant l'enfant : je vous la ramène, mais ce n'est pas sans peine.

Je ne le laissai pas achever et je répondis : Je sais ; elle a failli se noyer.

— Qui vous l'a dit ? Comment le savez-vous ?

J'expliquai alors ce qui m'était arrivé dans la matinée à la même heure où l'accident se produisait. Je dois avouer que tout en trouvant ce fait très étrange, personne de nous n'avait cherché à l'approfondir.

La prédiction s'est réalisée en tous points, ma fille ne s'était point noyée ; mais pendant de longues années sa santé altérée m'a donné les plus vives inquiétudes et de plus, de gros chagrins.

Ce cas de télépathie m'a paru intéressant, par ce fait que j'ignorais *totalement* à cette époque, cette catégorie de phénomènes psychiques. T. D.

Une de vos abonnées.

Je dois ajouter pour la clarté du récit, que mon beau-fils avait proposé une promenade sur l'eau pour distraire ses sœurs, et aussi je ferai remarquer que des deux fillettes tombées dans l'eau, il n'y a que celle qui était en danger dont j'ai reçu la communication, l'autre ayant été ramenée presque aussitôt. T. D.

Photographie d'un fantome.

Un phénomène extraordinaire tient depuis quelques jours en émoi le monde scientifique d'Athènes. Voici les faits :

Un écrivain, M. Dimitracopoulo, qui s'occupe depuis fort longtemps de spiritisme, prétend qu'il sent continuellement près de lui un fantôme qui l'aide dans son travail d'écrivain. Il affirme surtout que ce fantôme, c'est Victor Hugo, dont un portrait se trouve au-dessus de la table de l'écrivain grec. Cette sensation est tellement forte que souvent, *malgré que la langue française ne lui soit pas très familière, il est poussé à écrire en français des chapitres entiers qu'il traduit ensuite en grec*. Pour prouver la présence d'un fantôme à côté de lui, M. Dimitracopoulo a fait venir un photographe et, en présence de plusieurs témoins il a posé devant l'objectif. Le résultat a été surprenant : à droite de l'écrivain, on voit une tache un peu flou, mais qui pourtant représente d'une façon caractéristique les traits d'un vieillard, et ce vieillard ressemble beaucoup à Victor Hugo.

Un comité de notabilités scientifiques a examiné avec soin la plaque et a déclaré qu'il n'y a rien d'artificiel et que l'on y distingue bien deux figures. Mais... *(Le Gaulois)*.

(Pourquoi ce « mais » *ô Gaulois ?* Un fait s'il est réel doit rester ce qu'il est : intangible. Habituons-nous au respect du réel ?)

CORRESPONDANCE

Réponse adressée à M. J. Malgras, auteur des *Pionniers du Spiritisme*, par M. F. Zingaropoli, auteur des « Gesta d'uno spirito » (1).

Monsieur,

Votre conception de l'amour devient sous un certain rapport trop transcendantale et abstraite, tout en le diminuant de valeur. Les idées de l'auteur « d'Amour et Maternité » se rapprochent davantage des miennes... elles sont plus pondérables, en tout cas. On y trouve ces passages : chaque âme a son âme épouse. Chaque être porte dès son origine le germe de la marque indélébile de son sexe. Un magnétisme, c'est-à-dire un lien mystérieux qui n'est autre que l'amour, les unit pour toujours, quoique de temps en temps, pendant des existences passagères, comme celles que nous menons sur terre, elles se trouvent matériellement séparées sans l'être cependant réellement, un lien fluidique les unissant, les attirant sans cesse, l'un vers l'autre ».

Vous reconnaissez, Monsieur, que l'instinct de la

(1) Ce livre paraîtra prochainement en traduction française.

reproduction de l'espèce, constitue le point de départ du sentiment le plus élevé « l'amour » et que par conséquent l'acte physique est un des agents les plus puissants de l'évolution infinie.

Cependant, vous perdez de vue cette considération par la suite et n'apercevez plus qu'une forme d'égoïsme dans les âmes-épouses; pour vous, le point le plus élevé de l'évolution est la compréhension complète de la loi de solidarité humaine, représentée seulement par les âmes-sœurs.

Mais est-ce là l'amour de la terre ? Celui-ci n'est-il pas plutôt une âme dans deux corps, une âme unie à son double, inaltérablement par la force de l'affinité ?

« Nous sommes », dit Lamartine dans « Raphaël », « un être seul sous deux aspects ». Qui dira « vous » à l'autre, qui dira « moi » ? Il n'y a ni « moi » ni « vous », il y a « nous » ! Et nous restons en extase d'admiration devant cette identité merveilleuse, pleine de délices, de se sentir deux, n'étant qu'un, ou plutôt de n'être qu'une âme dans deux corps ! »

Vous vous éloignez, Monsieur, autant des idées de Mme Claire G. que de celles de M. Camille Chaigneau. Son sentiment comme le mien, est plus conforme à la conception philosophique des « harmonies progressives » dont l'auteur de cet ouvrage dit : « Une âme dans deux corps — voilà, à sa plus simple expression ; une « harmonie ».

Lorsqu'il s'est constitué « une âme en deux corps », c'est-à-dire lorsque l'amour parfait a réalisé le couple, cette âme double est-elle immortelle ? En d'autres termes, le couple est-il indissoluble ? A tous ceux que cette question tient à cœur, le fait spirite a répondu par l'affirmation. Nous concevons sous le terme Harmonies progressives, les groupes harmoniques, les êtres collectifs (conscients et immortels) de plus en plus étendus, qui se constituent par le libre jeu des affinités. En négligeant un instant les échelons inférieurs de la nature et en partant de l'individualité humaine, le groupe conscient (individualisé) le plus simple à concevoir est celui du couple : dans sa constitution idéale, il se compose de deux êtres humains qui ont chacun leur force d'expansion, leur *liberté*, et qui se trouvent unis inaltérablement par une force d'affinité, *l'amour* ; la résultante est une harmonie. La force expansive et la force attractive se combinent en quelque sorte suivant un rythme organique dont le phénomène de la respiration nous offre par analogie une image approximative ».

Vous êtes dans le vrai, Monsieur, quand vous alléguez qu'on ne peut comprendre toute la beauté de l'amour des âmes-sœurs. » En effet, dans, cet amour ne saurait exister, les éblouissements du feu sacré — la flamme inextinguible qui rapproche, la première fois, la femme aimée de l'amant parfait; la flamme qui, plus vive encore, les embrasera dans les vies futures, dans le pélerinage ascensionnel des esprits à travers les champs infinis de l'univers sidéral ; car là où cette flamme s'éteint, *s'éteint l'amour*.

Votre théorie, Monsieur, vise à l'annihilation de l'amour idéal; celle des âmes-épouses de Mme Claire G. et de M. Camille Chaigneau à la purification des liens corporels, par l'élévation du sentiment. Nous parlons trop souvent de la sensation physique comme d'une forme imparfaite et brutale de l'amour, sans réfléchir qu'elle est dans la vie terrestre un corollaire inévitable de l'affinité qui enveloppe deux âmes de sexes différents. Cependant nous est-il donné d'exclure la possibilité des sensations matérielles dans d'autres existences ? Alors pourquoi envisager l'évolution de l'amour dans une finalité aussi abstraite, et non d'une manière qui puisse représenter la sublimation des joies de cette terre ? Si elles sont les premiers échelons, ne pourraient-elles également être les premières phases d'émotions plus intenses et imprévues ?..... Quelle âme élevée ne vit les joies immortelles de la béatitude promise, dans les étreintes d'un amour unique et véritable ?

Car n'est-ce pas cet amour seul qui nous entr'ouvre les portes du ciel d'ou jaillissent les étincelles qui réchauffent le cœur ? L'amour universel peut-il remplacer, ou être confondu, avec l'amour entre deux êtres qui fusionnent ? Ne confondez-vous pas l'amour avec la charité universelle, c'est-à-dire le sentiment de bienveillance et de fraternité qui est la loi pour tous les êtres ? N'est-ce pas encore « la confusion des termes », comme disait Mme Claire G. dans « Amour et Maternité », qui crée la divergence de notre conception ? Si l'on vous prenait au mot, Monsieur, la monogamie, loin d'être une loi de morale, deviendrait une faute. Ne serait-ce pas absurde d'être forcé d'aboutir à cette déduction logique, par la théorie qui met l'amour universel à la place de l'amour proprement dit ?

Certes tous ceux qui sur cette terre rencontrèrent et rencontrent leur « âme-épouse », ne voudront être vos disciples.....

(*Naples 1907*). F. ZINGAROPOLI, Avocat).

Bibliographie

HIRAM

Revue mensuelle d'Etudes symboliques et Initiatiques.

Directeur, PAPUS. — Rédacteur en chef TÉDER
Abonnements : France : 3 fr. ; Etranger : 4 fr.

FAVRE D'OLIVET. — *Introduction de l'Etat social de l'homme*, contenant la constitution humaine et l'analyse des trois principes de l'Univers, avec une planche hors texte. Edition autographiée *franco* : .... 2 fr. 30

TABLE DES SOMMAIRES

Le Directeur-Gérant : A.-M. Beaudelot.

Le Mans. — Imprimerie Monnoyer.